

A portrait of Cécilia Attias, a woman with shoulder-length brown hair and blue eyes, wearing a black turtleneck sweater. She is looking directly at the camera with a neutral expression. Her hands are tucked into her pockets. The background is a plain, light grey color.

CÉCILIA ATTIAS

Une envie
de vérité

Flammarion

Extrait de la publication

CÉCILIA ATTIAS

Une envie de vérité

« Je suis une personne simple qui a eu une vie compliquée. Un tel aveu pourra surprendre, il n'en est pas moins vrai. Mes aspirations m'ont toujours poussée vers une existence discrète, consacrée à ma famille et au souci des autres, alors que la vie prenait plaisir à me placer sous les projecteurs de l'actualité. Longtemps je m'en suis accommodée, mais je restais légèrement en retrait. D'où quelques maladresses et de nombreux malentendus. J'ai regretté les premières et souffert des seconds. Mais au final, est-il si surprenant qu'on se soit beaucoup trompé sur mon compte alors que, moi-même, je ne savais plus toujours qui j'étais ? »

Pour la première fois, Cécilia Attias nous livre le récit de sa vie hors du commun. De son enfance heureuse à son premier mariage avec Jacques Martin, de sa rencontre avec Nicolas Sarkozy et leur vie dans les palais de la République à sa séparation d'avec l'ancien président pour épouser Richard Attias et courir le monde afin d'aider les autres, elle n'omet rien.

Et parce que l'image d'une personne correspond rarement à sa réalité – surtout quand les médias s'en emparent –, le lecteur découvrira ici un être qu'il ne soupçonnait pas : une femme de cœur et de décisions, guidée par ses valeurs autant que par son goût de la liberté.

Dans ce livre élégant et passionné, celle qui s'est révélée sur la scène internationale en obtenant de Kadhafi la libération des infirmières bulgares prouve que la plus noble des qualités est l'indépendance de ton, comme d'esprit.

Flammarion

Extrait de la publication

Une envie de vérité

Cécilia Attias

Une envie de vérité

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0256-3

*Aux miens : Richard, Gurvan, Judith, Jeanne-Marie,
Alexandra, Louis, Augustin et Diane-Elisabeth.*

*Il faut que tu vives pour autrui
si tu veux vivre pour toi-même.*

Waldo HUTCHINS (1822-1891),
avocat, membre du Congrès,
fondateur de Central Park à New York¹.

1. Le texte initial est écrit en latin : *Alteri vivas oportet si vis tibi vivere.*

AVANT-PROPOS

Je suis une personne simple qui a eu une vie compliquée. Un tel aveu pourra surprendre, il n'en est pas moins vrai. Mes aspirations m'ont toujours poussée vers une existence discrète, consacrée à ma famille et au souci des autres, alors que la vie prenait plaisir à me placer sous les projecteurs de l'actualité.

Longtemps je m'en suis accommodée, parce que l'existence avait pris un tour à bien des égards passionnant. Mais je restais légèrement en retrait, comme si je désirais compenser une dynamique qui me poussait en avant, loin de moi-même. D'où quelques maladresses et de nombreux malentendus. J'ai regretté les premières et souffert des seconds. Mais au final, est-il si surprenant qu'on se soit beaucoup trompé sur mon compte alors que moi-même ne savais plus toujours qui j'étais ?

L'image d'une personne correspond rarement à sa réalité ; surtout quand les médias s'en emparent pour la façonner à leur guise. Lorsque, en outre, cette personne affirme par ses actes qu'elle demeure libre de ses choix, elle se coupe de toute indulgence. L'opinion adore placer les gens dans des cases, mais déteste les en voir sortir. Le choix est alors simple : rectifier les erreurs ou se taire. J'ai vite compris que

Une envie de vérité

la première solution était la pire. Loin d'atténuer la rumeur, les mises au point l'attiseraient plutôt. Il vaut donc mieux garder le silence, ne répondre à rien, choisir de ne pas se défendre avec l'espoir qu'un jour, de guerre lasse, on ne s'occupera plus de vous. C'est le choix que j'ai fait pendant des années ; laisser dire, laisser écrire. Et je n'ai nulle intention de modifier cette attitude. Elle est conforme à ma nature, éprise de discrétion et indifférente aux mensonges.

Mais dans le cours d'une vie vient le moment où l'on éprouve le besoin de raconter ce qu'on a vécu, tout simplement, sans chercher à régler des comptes avec qui que ce soit. On souhaite alors dire de quels fils une existence a été tissée, quels en ont été les grands moments et les émotions fortes, ce qu'elle vous a appris, comment elle vous a surpris ou déçue, dans quelles circonstances elle vous a rendue heureuse ou vous a fait souffrir. C'est ce que j'ai entrepris dans ce livre. J'espère que le lecteur y découvrira un être de chair, avec ses forces et ses faiblesses, ses certitudes et ses contradictions, ses hésitations et ses valeurs.

*

J'ai écrit un jour que j'avais été trop jeune trop longtemps, et que je ne me suis sentie en accord avec moi-même, consciente de ma vie et des choix qui s'imposaient à moi, qu'en avançant sur la route. C'est l'impression que j'éprouve aujourd'hui ; avoir attendu les choses trop longtemps parce que je croyais avoir tout le temps devant moi. J'étais persuadée de pouvoir tout faire, tout connaître, tout entreprendre. Les lendemains s'annonçaient éternels, et le grand banquet de la vie resterait à jamais dressé. Face à lui se tiendrait toujours la jeune femme libre et assoiffée d'avenir que j'étais.

Avant-propos

Et puis, au fil des années, le temps m'a rattrapée et ne cesse plus de s'accélérer. Aujourd'hui, alors que j'ai cinquante-cinq ans, je le soupçonne d'être en train de gagner. Je ne pourrai sans doute pas finir tout ce que j'ai commencé ni entreprendre les mille choses qui me tiennent à cœur. Mon époque elle-même, que j'ai tant aimée, me devient peu à peu incompréhensible et étrangère.

Mais on n'arrête jamais la course du temps. Seuls les mots peuvent suspendre le cours des choses, fixer des images, situer les points forts d'une existence, nommer les valeurs qui l'étaient, développer les espoirs qui la nourrissent. Je voudrais que ce livre épouse toutes ces courbes et permette à ceux qui l'ouvriront de connaître une vérité parfois bien différente de l'image que l'on a donnée de moi. Que ceux que j'ai aimés, et que j'aime, aient plaisir à s'y retrouver. Et que les autres mènent leur vie comme j'ai tenté de conduire la mienne : en restant sur leur propre chemin.

Première partie

LES RACINES DE L'ENFANCE

1.

CŒURS ET DRAGONS

Mon enfance fut paisible et heureuse. Autour de moi, choses et êtres semblaient immuables. Le groupe que formait notre famille, l'appartement parisien, la maison de campagne, l'amour de mes parents, leurs mille attentions à notre égard, tout avait un parfum d'éternité. Un jour, comme tout le monde, j'ai cependant constaté que ma jeunesse s'était enfuie. Les peines se sont alors mêlées aux joies. Certaines expériences m'ont enrichie, d'autres m'ont déçue et parfois blessée. Aujourd'hui, lorsque mes regards se tournent vers cette enfance déjà lointaine, il me faut faire effort pour en distinguer les contours. Mais je veux fixer des yeux le port que le navire a laissé en arrière, car c'est de là que je viens.

Pour autant ce regard ne s'accompagne d'aucune nostalgie, sentiment qui m'est étranger. Je ne ressens aucun regret à me retourner vers mon passé. Ce que j'éprouve face à lui se nommerait plutôt reconnaissance. Car c'est mon enfance qui a bâti celle que je suis désormais : une femme fidèle à des principes de vie et attentive à l'avenir, pétrie de tolérance et d'attention aux autres. Lorsqu'on est né, comme moi, du bon côté de la rue, la bonne tenue morale exige de ne jamais oublier ceux qui n'ont pas bénéficié d'une telle chance.

Une envie de vérité

Je ne suis pas une héritière. Malgré des origines qui auraient pu leur offrir une existence paisible, mes parents ont traversé dans leur jeunesse des périodes difficiles. Tous deux ont subi des épreuves, sont passés par des hauts et des bas, et ont beaucoup œuvré pour offrir à leur famille le confort dont nous avons joui, enfants. Ils ont construit leurs vies de toutes pièces, comme moi-même ensuite. Je retire donc de ce passé une leçon aussi simple qu'essentielle : rien ne se donne jamais à nous, tout est à conquérir.

La vie est souvent faite de contrastes violents. Au-delà de mon enfance sereine, c'est ce que m'a appris le passé de mes parents. Je possède toujours le blason de la famille Albéniz. D'origine navarraise, celle-ci a vu le jour dans la petite ville d'Abarzuza et a été anoblie en 1770. Son étymologie nous renvoie au verbe aimer. D'ailleurs cinq petits cœurs figurent sur le blason, à côté de trois étoiles d'or et de deux dragons. Nous nous serions bien passés de tels animaux annonciateurs de drames. Heureusement, cœurs et étoiles d'or nous redonnent confiance dans notre destin. Et puisque la couleur verte domine, tout espoir n'est pas perdu de voir un jour ces cœurs et ces étoiles l'emporter sur les monstres cracheurs de feu.

*

Tels qu'ils demeurent dans mon souvenir, je retrouve mes parents sur deux photos dont je ne me suis jamais séparée. Voici mon père à cheval, superbe, mince et droit, la cinquantaine passée bien qu'il paraisse vingt ans de moins. Il porte les cheveux à la mode argentine, assez longs, coiffés en arrière et légèrement bouclés. Il est d'une bonne taille, possède une peau très douce et de fines mains ravissantes. Et voici Maman, dans une longue robe blanche, aussi élégante que lors de sa jeunesse. Sur ces images comme dans

Cœurs et dragons

l'existence, tous deux possédaient l'aisance souriante de ceux qui sont en accord avec eux-mêmes parce qu'ils vivent selon des règles acceptées de bonne grâce.

À première vue pourtant, tout les opposait : leurs âges – à peine moins d'une génération entre eux –, leurs origines familiales, leurs religions, leurs parcours de jeunesse. Mais les différences peuvent unir plus qu'elles opposent ou séparent, comme leur vie en apporte la preuve. À travers crises et déchirements, celle-ci mit du temps à trouver son équilibre. Mais une fois qu'elle l'eut atteint, elle n'a plus dévié de sa ligne ; belle leçon de persévérance pour parvenir à l'accord avec soi-même.

*

Pour Maman, tout avait pourtant bien commencé. Sa mère, une Flamande issue d'une famille noble, se maria d'abord à un représentant de la noblesse wallonne avant de divorcer pour épouser Alfonso Albéniz, diplomate et fils du célèbre compositeur. On imagine ce que, dans un tel milieu et au premier tiers du XX^e siècle, un divorce suivi d'un remariage pouvait signifier ! Mais la liberté a toujours été inscrite au cœur des femmes de ma famille. C'est en son nom qu'elles ont construit leur destin ; comme c'est en son nom que j'ai voulu réaliser le mien.

Ma grand-mère avait eu de son premier mariage deux enfants, Marie-Antoinette et Richard, et donna deux filles à Alfonso. Cécilia, l'aînée, venue au monde le 12 novembre 1927, soit trente ans jour pour jour avant ma propre naissance ; et Diana, ma mère. L'église espagnole ayant refusé ce prénom car trop païen à ses yeux, Maman fut baptisée Teresita. Mais tout le monde l'appelait Diana. Et c'est vrai que ce prénom lui allait comme un gant. Elle possédait toute l'énergie et la grâce de la déesse chasseresse de l'Antiquité.

Une envie de vérité

Mon grand-père, Alfonso Albéniz, possédait un grand charme. Bel homme, footballeur émérite dans sa jeunesse puisqu'il joua au Real de Madrid puis au Barça, il occupa par la suite le poste d'ambassadeur d'Espagne auprès des Nations unies. Mais une stupide erreur de diagnostic mit un terme à sa vie déjà brillante. Un médecin ayant confondu de façon incompréhensible hypo et hypertension, il mourut à moins de cinquante ans au Portugal, à Estoril, où il passait ses vacances avec sa famille. Ma mère n'avait alors que douze ans et sa sœur quinze. Désarçonnée par la disparition aussi brutale d'un mari qu'elle adorait, ma grand-mère plongea dans la dépression tandis que ses deux filles étaient ramenées en Espagne pour y être confiées à un tuteur.

La vie sociale des deux sœurs prit alors une allure de conte de fées. Elles étaient aussi belles l'une que l'autre bien que physiquement très différentes. Grande et brune, Maman avait une allure à la Ava Gardner tandis que sa sœur Cécilia, blonde, était fine et délicate. Grâce au lustre dont jouissait leur famille, elles furent très jeunes immergées dans la meilleure société madrilène, sortirent beaucoup et furent très courtisées. Insouciantes, libres et à l'abri du besoin, elles menaient une vie heureuse et évoluaient dans un monde aristocratique protégé. Ma tante connut un grand amour avec le célèbre torero Luis Miguel Dominguín ; histoire cependant malheureuse à cause du caractère volage et capricieux du personnage. Tel le Dom Juan de Molière, il se montrait aussi *grand seigneur* que *méchant homme*, comme l'atteste par ailleurs sa liaison tumultueuse avec Ava Gardner. Quant à ma mère, avant de rencontrer celui qui allait devenir son mari, elle fut ardemment courtisée et, un temps, fiancée à un Panaméen promis à un bel avenir. Sa distinction et son charme lui attiraient, en effet, les regards de nombreux hommes. Un soir, dans un restaurant, le hasard voulut qu'Orson Welles dînât à une table à côté de celle où

Cœurs et dragons

elle se trouvait. Le lendemain matin, il lui fit porter cent roses rouges. Il était tombé amoureux d'elle, qui n'avait alors que dix-sept ans ! Par le biais du monde de la corrida et de Dominguín, les deux sœurs rencontrèrent également Ernest Hemingway qui, comme tant d'Américains célèbres, s'était pris de passion pour l'Espagne et la tauromachie.

Il me suffit d'évoquer la jeunesse de Maman pour que le monde d'hier ressurgisse. Il y a cinquante ans, la société offrait aux gens des modèles dont les qualités d'intelligence et de cœur ne faisaient jamais fi de prestance et de raffinement. J'ai cité Ava Gardner, Dominguín, Hemingway, Welles, je pourrais ajouter Cary Grant, les Kennedy, Rita Hayworth... Qu'ils fussent vedettes ou hommes politiques, ces êtres brillants fournissaient à leurs contemporains des exemples auxquels on avait envie de s'identifier ou qu'on aurait aimé pouvoir approcher, voire connaître et fréquenter. Aujourd'hui, cette part de légende qui irriguait le quotidien a disparu. Non seulement nous n'admirons plus grand monde, mais la banale exigence d'élégance et de politesse paraît relever de temps révolus. Je le déplore. Une bonne tenue physique, l'urbanité des manières, les règles ancestrales de courtoisie me paraissent des gages de qualité humaine que notre époque a bien tort de négliger.

*

Pendant que les deux sœurs Albéniz vivaient leur existence madrilène, leur mère ne parvenait pas à sortir de sa dépression. J'ai gardé le souvenir des visites que nous lui rendions, Maman et moi, lorsque j'étais encore une enfant. Tous les deux mois environ, nous prenions le chemin de Madrid pour revoir les amis de jeunesse de Maman avant de nous rendre auprès de ma grand-mère Albéniz, toujours soignée à Lisbonne. Elle était dépressive mais saine d'esprit,

Une envie de vérité

par différence avec la plupart des personnes autour d'elle. Quelques années plus tard, lorsque son état psychologique se stabilisa et que la souffrance de la savoir si loin fut devenue trop forte, ma mère la rapatria chez nous, à Paris. Elle put alors vivre au sein de sa famille des années plus paisibles. Mais elle ne se remit jamais d'un choc qui avait brisé son bonheur et une existence jusqu'alors insouciant et légère.

À l'occasion de ces brefs séjours à Madrid, je plongeais avec ravissement dans l'univers qui avait été celui de ma mère au temps de sa jeunesse ; univers plein de charmes et de convenances qui, déjà à l'époque, exhalait des parfums surannés. Une anecdote exprime tout ce que je pouvais alors ressentir. Un soir où nous dînions avec des amis, je sortis de table pour aller prendre un gilet dans ma chambre. Quelle ne fut pas ma surprise de voir alors les hommes se lever par égard pour une petite adolescente de douze ans ! Au retour de la chambre, à nouveau, tous se levèrent. C'était encore l'époque, et le pays, des coutumes délicates et d'une politesse attentive. J'ai retrouvé il y a quelque temps un petit carnet ayant appartenu à ma mère dans lequel sont répertoriées les adresses de ses amis : toute la vieille aristocratie espagnole y figure.

De l'éducation qu'elle avait reçue et de sa jeunesse brillante, Maman conserva toute sa vie durant un raffinement autant intellectuel que moral. Bien que l'existence ne l'ait guère épargnée et que les épreuves aient plus tard ressurgi, elle resta cette femme que les contingences matérielles affectent peu. Faut-il y voir une forme de fierté ou, plutôt, une longue habitude du monde ? Chacun répondra selon ses idées et son éducation personnelle. Par ailleurs elle possédait le caractère bien trempé des femmes de son pays. Ne jamais laisser voir ses sentiments, se tenir toujours droite, faire front avec stoïcisme et abnégation aux épreuves, ne rien concéder qui fût contraire à ses principes, Maman

Cœurs et dragons

savait faire tout cela à la perfection, au point que sa rigueur pouvait passer pour de la rigidité. En comparaison avec le sien, mon caractère pourrait être considéré comme tiède !

Elle a toujours gardé la nostalgie de l'Espagne et, sans doute, ne fut jamais pleinement heureuse à Paris, malgré le couple uni qu'elle formait avec mon père et des enfants qu'elle adorait. Toute sa vie, et bien qu'elle n'en ait jamais dit un mot, je crois qu'elle regretta de ne pas s'être installée là-bas après son mariage. Elle tenait à l'Espagne par toutes les fibres de son être, ses parents, son enfance, ses souvenirs, ses amitiés, au point de ne m'avoir parlé, petite, que dans sa langue natale. Elle y tenait aussi par la musique de son grand-père, lui même tôt disparu et qu'elle n'avait pas connu, mais dont la notoriété dépassait les frontières. Soucieuse de ne pas voir son nom mourir, elle avait d'ailleurs obtenu après son mariage le droit d'accoler à son nom marital de Ciganer celui d'Albéniz. Son père Alfonso n'ayant pas eu de fils et Cécilia étant morte, Maman se retrouvait en effet l'ultime détentrice d'un nom qui aurait dû s'éteindre avec elle. C'est la raison pour laquelle, en dépit du fait que je veille autant que je le peux à la pérennité de la musique de mon arrière-grand-père, nous nous appelons, mes frères et moi, Ciganer-Albéniz.

*

Mais les dragons ne tardèrent pas à revenir torturer les jeunes filles Albéniz. Ma tante Cécilia se tua dans un terrible accident, le 21 décembre 1951, alors qu'elle était seulement âgée de vingt-quatre ans. Elle avait voulu rendre service à une amie tombée amoureuse d'un Américain qu'elle n'osait pas présenter à ses parents. « Sois gentille, viens avec nous, ils t'écouteront », l'avait suppliée celle-ci. Ma tante accepta de conduire les deux jeunes gens en voiture jusque chez les

Une envie de vérité

parents. À vingt et un kilomètres de Madrid, alors qu'elle doublait en haut d'une côte, un camion surgit et percuta son véhicule, tuant les trois occupants sur le coup. C'est à l'hôpital où on tentait de la soigner pour sa dépression que ma grand-mère apprit la mort de sa fille en lisant le journal, et on imagine combien ce choc l'enfonça encore plus dans le désespoir. Les funérailles de ma tante, telles que me les a racontées ma mère, furent impressionnantes. Le Tout-Madrid s'était rassemblé pour faire cortège à la jeune disparue.

Ce drame brutal acheva de broser un tableau déjà bien noir. En quelques années, la vie avait largement chargé les jeunes épaules de ma mère : un père mort, une mère hospitalisée, une sœur tuée...

Son désarroi fut alors complet. À tout jamais marquée par la disparition d'une sœur qu'elle chérissait et qui avait partagé chaque jour de sa jeunesse sans parents, Maman chercha à prolonger sa vie en moi. C'est la raison pour laquelle, plus tard, elle me donna son prénom, moi qui, par un incroyable signe du destin, naquit trente ans jour pour jour après Cécilia.

Maman a transposé. Elle n'était pas la seule. Julia, notre vieille et merveilleuse nounou qui avait élevé les deux sœurs et passa ensuite au service de mes parents, de sorte qu'elle resta soixante ans à nos côtés, affirmait toujours de son côté : « C'est fou comme tu lui ressembles... Même ton écriture est celle de ta tante. » Comme celle-ci jouait divinement du piano, ma mère insista pour que je l'apprenne, avec l'espoir que je devienne une réelle interprète et mène une carrière de concertiste.

Cette similitude des personnalités avec ma mère et ma tante est constitutive de ce que je suis. On dirait que mon physique résulte d'un mélange des deux sœurs. Silhouette élancée et larges yeux me donnent une allure espagnole

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELKN000473.N001
Dépôt légal : octobre 2013